

herait quelque chose de son pain et de ses jeux du cirque! Aucun empereur n'y songe. Tous s'avilissent devant cette mendicité insolente. Aussi que d'exactions dans les provinces! que de confiscations, que de violences, que de meurtres pour nourrir ce méprisable reste de ce qui fut le peuple romain.

Cela dura jusqu'au jour où les barbares marchèrent sur Rome, abandonnée par les maîtres auxquels elle s'était abandonnée, livrée par ceux auxquels elle s'était livrée, Rome ne pouvait plus se défendre. Alaric entra par cette porte Salara qu'Annibal n'avait pu franchir: Totila par la porte Asinaria, et Genseric, que la mer apportait et qui, en s'embarquant, avait dit à son pilote "conduis-moi vers le rivage que menace la colère divine," fit pénétrer ses hordes altérées de sang et de pillage par la porte Ostiensis.

Rome, avec sa liberté, avait perdu toute vertu, tout courage, toute grandeur; elle n'était plus qu'une grande honte étalée aux regards des hommes. Son heure était venue. Laissons parler la Justice de Dieu.

Sur les ruines de la Rome païenne s'éleva la Rome chrétienne, les âmes qui s'étaient amoindries pour les habitudes de servilité et d'oisiveté se relevèrent sous l'influence des idées chrétiennes; le réveil de la foi fut le réveil de l'activité personnelle: L'assistance changea de caractère et de nom; elle cessa d'être cette manne qui tombait d'en haut pour corrompre et énerver ceux qui en vivaient, elle devint une vertu et un devoir, elle s'appela la charité et eut pour forme l'aumône. Quoi de plus touchant! On sent partout l'influence de l'Eglise et celles des grands exemples et des leçons sublimes dont elle étonna le monde par ses grands pontifes. Quoi de plus divin que cette nouvelle manière de pratiquer l'assistance: l'obligé et celui qui oblige gardent le même rang et le secours n'entraîne point la dépendance. Les riches se doivent aux pauvres, les valides aux infirmes, les grands aux petits. Le soulagement de la misère devient l'œuvre de tous, l'attribut de tous; entre les membres de la famille terrestre se forme un lien mystique, qui les rend solidaires les uns des autres, les unit étroitement et dont le dernier chaînon remonte jusqu'au ciel. Quel souci de la dignité humaine dans l'exercice de cette charité! Les besoins n'ont plus à se produire; il est ordonné de les prévenir. S'il y a des souffrances cachées, il faut les découvrir et ménager cette pudeur qui est la dernière noblesse de l'indigence. Pour un chrétien, c'est de l'obligation la plus stricte, comme le silence dans le bienfait. S'il y a quelque récompense à attendre, ce n'est pas ici-bas, l'acte perd de son prix au moindre mélange d'ambition et de vanité.

La charité chrétienne pouvait seule sauver le monde de la ruine. Que de misères, que de douleurs, aggravées par les guerres, les pillages, les famines et les incursions des barbares! La charité fut plus puissante que tous les obstacles, elle adoucit les maux qu'elle ne put guérir, et resta debout sur les ruines dont le sol était couvert; quand l'Eglise agrandit son empire des nations barbares prosternées à ses pieds, la charité agrandit son action; les hôpitaux s'élevèrent de toutes parts; les captifs furent rachetés, les secours furent distribués avec un discernement que les sociétés païennes n'avaient point connues: l'Eglise avait fait de la charité un de ses titres, une de ses forces, elle ne s'en départit point et n'admit l'état à côté d'elle que comme auxiliaire.

Sans doute la part des souverains au moyen-âge fut grande dans les établissements et les institutions de charité; néanmoins l'Eglise resta la grande aumônière des fidèles, c'est par ses mains que s'opérait la disposition des offrandes; les biens des couvents, les biens de main-morte n'eurent point d'autre origine; des ordres religieux s'établirent avec cette mission spéciale de pratiquer la charité et ils édifièrent la chrétienté par le spectacle de leur dévouement; et quand la lèpre vint envahir l'Europe, quand la peste noire décima sa population, l'Eglise eut l'honneur de supporter sans fléchir un si lourd fardeau.

Voyez l'assistance publique sans l'Eglise: quand Henri VIII d'Angleterre supprima les couvents, les cinquante mille pauvres qu'ils soutenaient furent rejetés sur la société et le règne du roi fut marqué de soixante-deux mille exécutions capitales pour attentat à la propriété: Il fallut recourir à la taxe des pauvres, aux workhouses; en Allemagne, avec Joseph II, les mêmes suppressions amenèrent les mêmes résultats. En France, quand par suite des proscriptions révolutionnaires, le clergé eut pour ainsi dire disparu, et que cette épargne dont il disposait en faveur du pauvre lui fut enlevée, que d'efforts furent tentés pour résoudre un problème que la misère du temps rendait plus terrible! quels résultats ont été obtenus? aucun qui n'aggrave point la misère de l'indigent.

A l'Eglise appartient de résoudre ce problème. Elle seule maintient la charité dans ses vraies limites, l'inspiration volontaire, en ne la laissant dévier ni vers l'état où elle se dénature, ni vers l'exercice isolé, qui presque toujours manque de discernement. Elle la soumet à une

sorte d'organisation, pas assez étroite pour devenir stérile, pas assez régulière pour imposer un tribut aux assistants et un droit aux assistés.

Inscrivez dans vos codes que la mendicité est un délit, bâtissez des dépôts de mendicité, des workhouses et l'indigence ne cessera pas d'exister. Pour vous le pauvre est une menace qui peut demain réclamer comme un droit ce qu'il accepte aujourd'hui comme aumône. Pour l'Eglise, c'est un frère malheureux d'autant plus cher qu'il est plus à plaindre. Croyez-vous que l'aumône, qu'au nom de la philanthropie, vous laissez tomber d'une main froide apaisera dans le cœur de l'indigent l'anxiété du lendemain? L'Eglise a des mots qui consolent, au nom de la charité; elle sait donner sans humilier; la main qui s'abaisse pour donner se relève aussitôt pour bénir; et sous son action compatissante, l'amertume des plaintes se change en résignation; elle sait que la pauvreté est l'une des béatitudes, que le pauvre est d'autant plus près de Dieu, que la dureté de sa vie l'a dégagé des attaches du monde, et avec les yeux de sa foi dans les promesses de son divin maître, elle voit un élu là où la société appréhende un ennemi.

LOUIS RICHIER.

DE LA NATURE DU VIRUS VARIOLIQUE

SA COMPOSITION CHIMIQUE ET MICROSCOPIQUE ET SES EFFETS SUR L'ECONOMIE DE L'HOMME

Veillez bien recevoir mes excuses pour mon retard à répondre à l'appel bienveillant que vous me faites dans votre intéressant journal, en date du 24 septembre dernier, concernant la nature du virus variolique.

Une absence de 18 jours pour exploration géologique au N. O. du St. Laurent, en a été la cause. J'ai déjà publié dans le *Naturaliste Canadien*, de Québec, dont Messire l'Abbé L. Provencher est le savant rédacteur, ainsi que dans l'*Album de la Minerve*, mes découvertes touchant la nature de la variole et celle de la vaccine. Malgré cela, je me ferai un plaisir de vous communiquer mes travaux microscopiques sur ce sujet, si intéressant et si plein d'actualité.

La vérité, les idées justes sont impérissables. Elles peuvent être obscurcies par l'erreur, les fausses hypothèses, les faux jugements des systématiques, momentanément repoussées même comme de folles conceptions; mais, de temps à autres elles reparissent triomphantes sous une forme nouvelle et s'emparent encore de l'esprit des générations. Dès l'origine de la vaccine, il existait des anti-vaccinateurs qui ont combattu cette doctrine irratiounelle et fautive; aujourd'hui les médecins les plus éminents la considèrent comme la plus grande erreur médicale.

Qu'est-ce donc que le virus vaccin? C'est, de l'aveu même des vaccinateurs les plus éminents, une substance de nature irritante, inflammatoire, virulente, contagieuse et gangréneuse — c'est le produit de la consommation tuberculeuse du cheval. Un véritable poison septique et tuberculeux! Que résulte-t-il de l'inoculation du produit de la consommation tuberculeuse? La consommation tuberculeuse elle-même. C'est pourquoi cette terrible maladie est si fréquente depuis l'introduction de la vaccine. Le trop fameux Jenner, le père de la vaccine, vaccina un de ses fils, lequel mourut de la consommation tuberculeuse; depuis, Jenner n'a vacciné aucun autre de ses enfants. Il avait reçu £30,000 pour la découverte du virus vaccin, immunité qui lui permit de pourvoir à tous les besoins de la vie sans s'occuper d'autre chose que de la picotte. Sur les dernières années de sa vie, Jenner vaccinait ses patients tous les ans, mais ses enfants jamais!...

Que peut encore produire le bon vaccin? l'érysipèle phlegmoneux, la gangrène, la pustule, maligne, et enfin le charbon et toutes ses conséquences.

Tous les vaccinateurs qui ont fait des études particulières au sujet de la variole, entre autres M. Depaul, M. Bouillaud, M. Devergie, M. Piorry, etc., etc., disent que le cow-pox, la vaccine et la variole sont des maladies identiques, contagieuses, virulentes et gangréneuses, susceptibles de se transmettre par voie d'inoculation et d'infection.

L'identité du virus vaccin et variolique étant admise, les effets en sont-ils les mêmes? Si l'inoculation produit dans certains cas de si mauvais effets, comme l'ont établi M. Guérin et plusieurs autres médecins, comment la vaccine pourrait-elle agir autrement? Est-ce en changeant, par exemple, le virus de milieu, en le faisant passer de la génisse à l'homme, qu'on en change l'origine?Non. Le virus vaccin ne causera pas toujours des effets qui seront les mêmes: la picotte est confluyente ou discrète, maligne ou bénigne, et quelquefois très-légère,

sans pour cela changer de caractère; le virus est toujours le même, et ses effets seront plus ou moins pernicieux, selon que les individus seront plus ou moins prédisposés à contracter la maladie. La vaccination produira aussi, d'après sa nature virulente, des effets plus ou moins pernicieux, selon le milieu par lequel on la fera passer; c'est-à-dire, si l'on vaccine un individu déjà prédisposé à contracter la maladie régnante, la variole, il la prendra inévitablement comme le prouve l'expérience.

On peut aussi favoiriser le développement des maladies tuberculeuses, scrofuleuses, cancéreuses, les maladies des vaisseaux et glanglions lymphatiques, on peut également inoculer le germe de toutes ces maladies virulentes avec du vaccin provenant de personnes atteintes de ces différentes affections.

Le virus vaccin est un poison et un terrible poison!..... Il est composé de lymphes, de globules de pus ou leucocytes, et des terribles Bactéries varioliques, qui en sont le principe actif. Qu'on sépare les bactéries de la lymphe et des globules de pus du vaccin ou de la variole, de suite ceux-ci perdent toutes leurs vertus délétères et deviennent inoffensifs. La même chose a lieu si les bactéries du vaccin ou de la variole viennent à perdre leur vitalité par une trop longue dessiccation. C'est pourquoi le vaccin, en vieillissant et se desséchant trop, perd sa vertu virulente, et devient inoffensif.

Le pus et la lymphe varioliques renferment 90 parties d'eau par cent; le reste est composé d'albumine, d'une petite quantité de fibrine, de cholestérine, d'osmazône, de pyine, de phosphate, de lactate et chlorure de sodium, de phosphate de chaux, et des traces d'oxyde de fer, de carbonate de chaux et de soude. En décomposant cette matière par la chaleur, on obtient de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote et du carbone, de l'acide carbonique, ainsi qu'un résidu noirâtre renfermant les substances terreuses et alcalines.

Examiné au microscope, le pus vaccinal ou variolique sont identiques. Les globules du pus, ou leucocytes, sont arrondies, frangées sur les bords, ou ondulées à la surface, et d'un diamètre de $\frac{1}{80}$ à $\frac{1}{120}$ de millimètre. Elles sont formées d'une enveloppe transparente, et contiennent d'un à trois noyaux de $\frac{1}{200}$ à $\frac{1}{300}$ de millimètre, qu'on peut rendre plus transparents par l'acide acétique; très-rarement ces noyaux renferment des nucléoles. Autour des noyaux existent un certain nombre de granulations moléculaires. A côté des cellules bien formées du pus, il y a souvent d'autres cellules analogues, également arrondies, frangées comme elles, mais ne renfermant pas de noyaux dans l'intérieur: ce sont les corps granuleux d'inflammation, appelés cellules pyoïdes par M. Lebert.

Toutes ces cellules, solubles dans l'acide acétique, résistent à l'action de l'eau, de l'ammoniaque, de l'urine, et ne disparaissent qu'avec difficulté. On les a considérées, mais à tort, comme caractéristiques du pus, outre la ressemblance de certaines jeunes cellules épithéliales avec le pus.

Avec les cellules de pus il y a toujours une plus ou moins grande quantité de graisse sous forme de gouttelettes d'huile, et quelquefois des cristaux de cholestérine. On y trouve également des vibrions de différentes espèces; cela arrive dans les ulcères varioliques de mauvaise nature. Ce pus offre de nombreuses variétés. Il y a un pus normal, louable, qui est blanchâtre, épais et crémeux; un pus séreux ou sanie, purulent, grisâtre, clair, dont les cellules sont rares et mal conformées; et un pus infecté, corrompu par son mélange avec de l'air; un pus sanguinolent dans la variole hémorrhagique ou noire.

Lorsque le pus s'altère d'une façon notable, les cellules peuvent disparaître, et il ne reste qu'un liquide granuleux, où elles se remplissent de granules moléculaires de nature graisseuse, et, la partie liquide étant résorbée, il ne reste plus qu'une masse caillée plus ou moins compacte. Si au moyen de la filtration on sépare la partie solide de la substance variolique, on obtient un liquide jaunâtre composé d'albumine et de fibrine en état de dissolution, lequel étant évaporé à l'air libre laisse déposer des cristaux microscopiques de phosphate de chaux, de chlorure de sodium, et de cholestérine, etc., etc.

Quel est donc l'origine de ces terribles bactéries varioliques qui ont enlevés au genre humain des millions d'être et qui, malgré tous les soins des vaccinateurs, font encore des millions de victimes?

Ce sont les substances animales et végétales en état de décomposition qui leur donnent naissance; il en est ainsi des bactéries du choléra, du typhus, des fièvres putrides, de la dysenterie, de la fièvre puerpérale, de la fièvre rouge, etc., etc., enfin de toutes les maladies contagieuses, virulentes et épidémiques.

C'est au commencement du printemps de 1872 que je fis la découverte de cet intéressant animalcule, pendant que la picotte sévissait à St. Césaire, alors lieu de ma résidence.